

XYZ. La revue de la nouvelle

Le parapluie d'Émeline

Emmanuel Poinot



Numéro 146, été 2021

B&B : chaleureux, ancestral, trompeur, inoubliable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95670ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poinot, E. (2021). Le parapluie d'Émeline. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (146), 45–52.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le parapluie d'Émeline

Emmanuel Poinot

J'E STATIONNAI MON AUTO devant l'auberge et coupai le contact.

Il m'avait fallu six heures, sans arrêt, pour rejoindre ce village dont, la veille encore, je ne soupçonnais pas même l'existence. Juché au sommet d'un mont râpé, une dizaine de kilomètres à l'intérieur des terres, il surplombait, solitaire, le fleuve que l'on voyait scintiller au loin.

Tôt ce matin, quand j'avais quitté la maison à laquelle j'avais abandonné mon passé, l'air était doux et apaisant. Ici, cinq cents kilomètres plus au nord, le printemps était encore convalescent. En ce milieu d'après-midi, le soleil brillait dans le bleu profond et limpide d'un ciel sans nuages, mais l'altitude, le fleuve et le vent en fragilisaient les premiers rayons. La neige était loin d'avoir fondu. De grandes vagues sales, poussées durant les mois d'hiver par les chasse-neige, dressaient leurs ombres immobiles le long des fossés toujours gelés.

J'avais déniché cet hébergement hier au soir, sur Internet. Nous étions hors saison, mais le site d'hôtellerie m'avait indiqué qu'il ne restait qu'une chambre de disponible; je n'avais pas approfondi ma recherche, et avais réservé Chez Mylène pour deux nuits.

Je franchis les marches qui menaient à la galerie s'étirant devant la maison, et poussai la porte du gîte.

La vieille bâtisse sentait bon le feu de bois et les agrumes : dans le hall d'entrée, j'aperçus un poêle, et dans un coin plus sombre, un diffuseur d'huiles essentielles soufflant silencieusement sa vapeur. Les plafonds et les murs lambrissés avaient été repeints en blanc. Le plancher avait des reflets de miel. Je me dirigeai vers une sorte de comptoir, au-dessus duquel on devinait une ouverture pratiquée dans le mur — un ancien passe-plat ? Un bouquet de fleurs séchées, quelques prospectus touristiques dans un présentoir, et une sonnette dont j'actionnai le timbre métallique.

Une porte s'ouvrit et une femme apparut, souriante. Ses cheveux coupés court mettaient en valeur le tracé ample des pommettes, ses yeux d'un noir de jais étaient pétillants, son regard presque impudique.

— Bienvenue, je suis Émeline, la propriétaire.

Sa voix était chaude et grave.

— J'ai réservé la dernière chambre qu'il vous restait de libre.

— La dernière ? s'étonna-t-elle en riant, vous êtes le seul client cette fin de semaine ! Je vous ai préparé la pièce la plus calme. Vous aurez la maison pour vous tout seul.

Le sourire d'Émeline me fit oublier toutes les questions que, déjà, je me posais concernant les algorithmes des sites de réservation hôtelière. Je suivis mon hôtesse à l'étage. Les marches de l'escalier en bois craquaient sous nos pas. Dans le couloir flottait une délicate odeur de cire d'abeille, à laquelle se mêlait le parfum d'Émeline.

— La maison a plus de cent cinquante ans. On entend tout, partout ! dit Émeline en se tournant vers moi.

Elle rit de nouveau, avec quelque chose d'enfantin et de malicieux dans sa manière de plisser les yeux.

Nous devons avoir sensiblement le même âge.

La chambre, en sous-pente, était petite, décorée avec simplicité. Un large lit en occupait presque toute la surface. La fenêtre donnait sur un jardin encore en hibernation, à l'arrière de la maison.

— Sur la table de chevet, vous trouverez le code pour la connexion Internet. Le thermostat du calorifère est ici — les nuits sont encore fraîches. Et dans ce placard...

J'écoutais Émeline, dont la voix était reposante, paisible.

Faisant face au lit, je remarquai une photo dans un cadre ancien, ouvragé à la feuille d'or de façon assez habile.

— Mylène, ma grand-mère, précisa Émeline.

— La ressemblance est incroyable !

Je détournai mon regard du vieux portrait. Tout me convenait parfaitement. Nous redescendîmes en silence.

— Votre foulard, remarqua Émeline en glissant un bout
46 de tissu entre ses doigts. Du lin, bien sûr !

Je n'eus pas le temps de commenter.

— Votre nœud bretzel est très réussi; peu d'hommes savent le nouer sans que cela ressemble à un tas de spaghettis trop cuits ! Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas. Bon séjour !

Émeline disparut dans la partie privée de la demeure. Sa voix et sa bonne humeur me manquaient déjà.

Je décidai d'aller marcher. Je descendis la rue principale vers le petit pont que j'avais aperçu en arrivant, un peu avant l'entrée du village; il enjambait un torrent dont les flots, grossis par la fonte des neiges, roulaient entre les deux piles de vieilles pierres. Je restai appuyé au parapet durant presque une demi-heure, le regard fixé sur les eaux boueuses qui dévalaient sous moi.

L'hiver avait été long, cette année encore.

Les oreilles pleines du tumulte de la rivière, je remontai vers le village. Je n'étais pas encore certain de ce que j'étais venu faire ici, mais j'allais commencer par y chercher le silence.

Le gîte n'offrait que l'hébergement. Une cuisine aménagée était cependant à la disposition des clients désireux de manger sur place. J'avais emporté une bouteille de porto et des olives. De retour Chez Mylène, je n'hésitai pas un instant : je fis résonner la sonnette ronde.

Je proposai à Émeline de se joindre à moi le temps d'un apéritif.

— C'est la maison où j'ai passé toute mon enfance. J'avais quatre ans quand ma mère est décédée. C'est Mamilène qui s'est alors occupée de moi.

J'avalai une gorgée de porto.

— Je suis fille unique, comme ma mère et ma grand-mère l'étaient. Mamilène a vécu presque centenaire ; jusqu'à la fin, elle est restée dans cette grande maison, dont j'ai hérité.

Elle se redressa sur son siège et leva ses grands yeux noirs vers moi.

— J'ai gardé la maison. Je suis venue y vivre et l'ai transformée en gîte. Une histoire simple.

— Dans la plupart des histoires simples, il y a des sourires, comme le vôtre; des silences, comme les miens; des pleurs, des rires et des cris; des passions folles se brisent sur des ruptures sordides; parfois un bonheur surgit entre les non-dits ou les mensonges et...

Émeline rit en plissant les yeux.

— Rien que ça ! Et cet accent ?

— ... révèle que je suis né ailleurs. Cela aussi est une histoire simple. Je vous sers un autre verre ?

Le jour commençait à tomber. Le ciel était encore pur et limpide, mais le bleu prenait les teintes plus profondes du crépuscule. Émeline se leva. Elle s'immobilisa un instant, sembla hésiter.

— Voulez-vous partager mon souper ?

Je fis tout pour dissimuler le léger trouble qui venait de s'insinuer en moi.

— Vous permettez que j'aille acheter un peu de vin ?

Émeline avait préparé un saumon au curry. J'avais rapporté une bouteille de rouge espagnol. Je souris en songeant aux connaisseurs qui m'auraient pendu pour moins, un tel accord frôlant l'hérésie œnologique. Le poisson était délicieux, le vin aussi. Quant à ces moments auprès d'Émeline...

— C'est vous qui avez choisi d'appeler le gîte du nom de votre grand-mère ?

— Les gens du village ont toujours désigné cette maison ainsi.

Émeline ajouta :

— Mamilène m'a dit un jour : « Toutes les petites filles devraient avoir une maman jeune. Tu n'as hérité que d'une vieille femme. »

Je remplis le verre qu'Émeline me tendait.

La fin du souper se déroula sans que nous éprouvâmes le besoin d'échanger beaucoup de mots. Des réponses anodines faisaient écho à des questions simples, et, de temps à autre, une remarque sans importance se glissait dans le silence dont nous goûtions tous deux la caresse trouble. Le temps

— Vous avez un beau sourire, dit-elle en me quittant.

Je rejoignis ma chambre. En franchissant les marches étroites de l'escalier, je m'arrêtai devant un autre portrait. Dans la pénombre, je distinguai le visage d'une très jeune femme, qui offrait une grande ressemblance à la fois avec celui d'Émeline et avec celui de la grand-mère déjà observé dans la chambre. Cependant, les cheveux coupés au ras de la nuque évoquaient une coiffure plus moderne que celle de Mamilène; les vêtements semblaient aussi d'une coupe plus récente. La mère d'Émeline? Pommettes saillantes, front large et dégagé, lèvres charnues, yeux en amande... J'étais stupéfait des similitudes physiques entre ces trois générations de femmes toutes aussi belles les unes que les autres.

Une fois couché, ayant laissé allumée une des lampes de chevet, je restai longtemps le regard plongé au-delà du cadre ancien fixé au mur. Les traits immobiles de Mylène finirent par se fondre en ceux de sa fille au prénom inconnu; puis dans l'évocation bien réelle du visage d'Émeline, à mes yeux désormais le plus lumineux. Et le plus vivant.



Le lendemain matin, je me réveillai tard. Pourquoi eus-je alors la certitude, avant même de me retourner dans le lit, que je découvrirais seulement l'empreinte d'une tête, un petit creux s'enfonçant dans l'oreiller? Un bonheur dont l'ombre aurait déjà quitté les draps?

J'ouvris les yeux: la couette était remontée, sans un pli. La place à mes côtés était vide. Et froide.

Je n'avais pas le souvenir d'avoir laissé la fenêtre entrouverte: l'air qui parvenait du jardin était frais, et le parfum d'Émeline flottait encore dans la chambre. En tirant les rideaux, j'aperçus un ciel maussade traversé de nuages gris.

Je descendis dans la cuisine. Un petit déjeuner y avait été préparé. En vain, je cherchai un mot, un signe d'Émeline. La maison était silencieuse. J'avais les clés, je pouvais aller et venir à mon gré. Je pris tout mon temps pour avaler mon

café. Entre rêves incertains et attentes illusoire, je ne ressentais rien, sachant qu'il était désormais inutile d'espérer que puisse encore apparaître Émeline.

Les premières gouttes se mirent à tomber alors que je rejoignais ma voiture. La pluie me tint compagnie jusqu'au fleuve.

Je laissai mon auto en ville, à l'arrière de l'église, et décidai, malgré la bruine humide et pénétrante, de marcher jusqu'à la jetée et l'embarcadère d'où partait le traversier vers l'autre rive.

La digue était déserte. Je laissai errer mes pensées au-dessus des flots couleur de cendres. Un avis m'apprit que le service de traverse ne reprendrait que la fin de semaine prochaine. Je haussai les épaules; je n'avais pas l'intention, aujourd'hui, de franchir le fleuve.

J'allai jusqu'au bout du quai et restai longtemps à scruter les eaux grises. Une brume de mer, sale et poisseuse, avalait le lointain et mon âme en déroute. Depuis des mois, j'essayais de m'oublier; sans être dupe de ce que tenter de m'éloigner n'était qu'un faux-semblant. Les rêves, comme Émeline, aident-ils à redescendre sur terre, ne serait-ce qu'une nuit?

La bruine se transforma en pluie fine et serrée. Je fus vite trempé, l'humidité me vrillait les articulations, et le vent qui soufflait du large était glacial. Je rejoignis ma voiture.

Je fus de retour au village en fin de matinée. Je remontais la rue principale quand je vis Émeline sortir de la pharmacie, abritée sous un grand parapluie à rayures vertes. Elle m'aperçut, s'arrêta, et me fit un petit signe de la main, un large sourire aux lèvres. Je ralentis, lui rendis son salut à travers la vitre relevée. Sans m'arrêter.

Dans le rétroviseur, je la vis, immobile au bord du trottoir, la main restée en l'air, en train de regarder la voiture s'éloigner.

J'éprouvais un sentiment désagréable dont je n'arrivais pas à cerner la nature. Je décidai d'attendre Émeline avant de rentrer dans le gîte, mais ce fut en vain. Cela me mit de

50 mauvaise humeur; j'étais en rogne contre moi-même, mon

indélicatesse, mon manque de savoir-vivre, ma timidité maladroite. Ma bêtise.

Je montai dans ma chambre et me déshabillai. Je fermai la fenêtre, tirai les rideaux et me glissai sous les draps, dans l'espoir de me réchauffer. Face à moi, dans son cadre doré, Mamilène continuait à m'offrir son regard immobile, que je fus en fermant les yeux. Je ne tardai pas à m'endormir, bercé par la pluie qui pianotait sur le châssis en bois de la fenêtre.

Je fus réveillé par un bruit venu du rez-de-chaussée, semblable à celui d'une chaise heurtée par inadvertance. Dans un demi-sommeil et au travers des cloisons de bois, j'entendis, à l'étage inférieur, des pas faisant craquer le plancher de la cuisine; des mots dont je ne parvins pas à distinguer le sens; le timbre d'une voix étouffée, indistincte, semblant parler au téléphone; une voix féminine qui ne pouvait être que celle d'Émeline. Le temps d'être sûr que je n'étais pas en train de rêver, je perçus encore quelques piétinements, et une porte claqua. Je restai à écouter le silence.

Je finis par m'habiller et descendis. Dehors, la pluie avait cessé.

Je remarquai que le diffuseur d'huiles essentielles avait été remis en marche, puis j'aperçus le parapluie, refermé et appuyé contre le mur: tout autour du tape à terre, au fil des gouttes glissant sur les rayures vertes, s'élargissait une petite flaque d'eau.

Je voulus en être certain: de trois petits coups, sans conviction, je fis vibrer la sonnette. Je patientai un instant, mais aucun autre bruit ne résonna entre les vieux murs, personne ne se présenta derrière le comptoir. J'étais à nouveau seul dans le gîte.

Mon geste fut aussi machinal qu'absurde: je saisis le parapluie, montai à l'étage et pénétrai dans la salle de bain. J'ouvris le parapluie, le secouai et laissai s'égoutter le restant de pluie dans la baignoire. Puis je redescendis attendre.

L'après-midi s'achevait. La pluie tombait de nouveau. Dans la cuisine, la lueur d'une lampe découpait des ombres indécises. Je sortis un verre. Après quelques gorgées de porto,

j'allai prendre un deuxième verre que je posai, vide, en face de moi, sur la table. J'étais incapable de rester assis. Je me levai pour aller tisonner les cendres froides dans le poêle du salon. Je renonçai à rallumer un feu et continuai à attendre.

Toute la soirée, j'espérai le retour d'Émeline. J'imaginai sa silhouette franchissant la porte d'entrée, le visage et les cheveux mouillés.

— Quelle idiote ! J'avais oublié mon parapluie !

Je finis la bouteille de porto. Je rangeai le verre que j'avais sorti à l'attention d'Émeline, dans l'espoir de le remplir en sa compagnie, et montai me coucher sans avoir soupé.

Il y avait longtemps que je m'étais senti aussi ridicule. Et aussi seul.



L'aube était pâle, la chambre froide. Des nuages lourds glissaient dans le ciel bas. Je bouclai ma valise, laissai le lit défait. Je fis tout pour ne pas jeter un dernier regard au portrait de la grand-mère ; dans l'escalier, j'évitai soigneusement de croiser les yeux de la jeune femme dont je ne saurais jamais le prénom. Je laissai les clés sur le comptoir et, sans un bruit, refermai la porte derrière moi.

Le printemps avait été court, cette année encore.

Sur le siège arrière de l'auto, je posai le parapluie d'Émeline. Et je souris, en songeant au foulard de lin que j'avais laissé entre les draps froissés.